

Christian Fierens

Introduction du discours psychanalytique dans L'Étourdit *Un rapport ? Sexuel ?*

Peut-on parler du sujet de l'énonciation pour le psychanalyste lui-même? "D'où parles-tu, psychanalyste?" Autrement dit y a-t-il un discours de l'analyste? On connaît bien la formule: je parle de la place du semblant d'objet *a*. Mais qu'est-ce que cela veut dire, sinon que je parle comme un déchet qui ne parle pas ou ne parle plus du tout. Poubelle à emporter.

Impossible de formuler un discours de l'analyste à partir de la question "d'où parles-tu?"

Trois discours peuvent parfaitement se stabiliser, occuper toute une vie et plus. Dans un de ces "stabilités", c'est toujours de la même place qu'on parle, même si les énoncés peuvent varier infiniment. C'est toujours le même type de diseur qu'on retrouve : on peut en faire le diagnostic : discours de l'hystérique, du maître, de l'obsessionnel, etc.

L'analyste voudrait bien faire son propre diagnostic : "je suis analyste". Si ça peut apparaître très fugacement, ça ne tient pas: le discours de l'analyste, s'il existe, est particulièrement labile, un labitat emporté par le moindre souffle de vent. Et voilà notre analyste devenu hystérique, maître, universitaire. voire capitaliste.

« Le signifiant c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ».

Le cadre est donné : le rapport d'un signifiant à un autre signifiant a pour effet de représenter le sujet.

Mais comment spécifier le rapport en question ?

Soit il s'agit du rapport différentiel à l'intérieur d'une *langue*. Par exemple «père» se différencie de «mère» par la première lettre : «p» est différent de «m». Les deux premiers signifiants étant ainsi posés, il devient possible de construire la géométrie du complexe d'Œdipe. (Il y a rapport sexuel).

Soit il s'agit du rapport différentiel à l'intérieur du *signifiant* lui-même. Par exemple «père» se différencierait de l'adjectif «pair», de la «paire», voire des «non-dupes errent». (Il semble bien qu'il y ait encore rapport).

C'est de ce type de rapport dont il est question d'emblée dans *L'Étourdit*.

Mais comment ? L'exemple sémantique choisi n'est pas la figure œdipienne ; il tourne au contraire autour du tour et du dit.

L'étourdit se différencie de l'étourdi. Comment pourrait-on construire le discours psychanalytique à partir du rapport signifiant défini en fonction de cette autodifférenciation partant du dit dans son mouvement tournant ? (cela aboutira à la doctrine de l'équivoque).

L'ÉNONCÉ ET L'ÉNONCIATION. LA THÉORIE DES DISCOURS

Il faut prendre le signifiant à la lettre et le prendre là où il se trouve dans la parole de l'analysant (quitte à y inclure l'analyste).

La psychanalyse n'a qu'un seul médium : la parole de l'analysant (E 247)¹.

Laquelle se présente sous la forme d'énoncés.

Partons de la parole qui s'énonce, de l'énoncé.

Première position du discours de l'analyste : l'analyste produirait une ou des assertions universelles reprenant dans un cadre plus large les assertions de l'analysant (l'interprétation délirante). L'analyste dogmatique.

Qu'est-ce qu'un énoncé ?

«Les mots ordinaires par lesquels le langage fait référence au monde sont des mots désignant des universels».

L'énoncé qui exprime la forme de prédication pure est ainsi composé d'un universel dans le rôle de fonction (de prédicat) et d'un universel dans le rôle l'argument (de sujet grammatical), « $\sqrt{2}$ est un nombre rationnel», «*humilitas virtus*»². À ce niveau d'énoncé pur, c'est-à-dire réduit au minimum de ce qu'il faut pour qu'il y ait énoncé, pas besoin de copule «est», pas besoin de verbe, de temps. Remarquons que les exemples cités au singulier (il n'y a qu'une $\sqrt{2}$ et qu'une humilité) n'empêchent pas de parler de l'universalité du sujet grammatical.

Mais n'y a-t-il pas aussi des propositions particulières et des propositions singulières (dont le sujet grammatical est pris dans un sens singulier ou particulier, c'est-à-dire indéfini) ? Pour lesquelles la psychanalyse aurait la préférence («pastout»).

Un patient vient nous dire «je souffre» : «je» est l'universel de ce qui s'indique par «je», certes il est supposé «un», «unique», ça le rend d'autant plus apte à être «universel», non pas au sens où d'autres pourraient faire la même expérience que moi et dirent à leur tour «je», mais au sens où «je» c'est moi qui parle, tout ce qui parle est je et rien ne peut être dit «je» s'il ne se rapporte pas à moi, sujet de la parole.

La particulière «quelques uns souffrent». Certes il n'est pas dit que «tous souffrent», tous les «hommes» par exemple ; il n'en reste pas moins que je vise «tous» ces «quelques uns» dont je parle, même si je ne suis pas en mesure d'explicitier le concept (universel) sous lequel je les range déjà.³ Par le fait même de dire «quelques», je dis déjà «quels que», soit tous ceux qui sont «quels que...» (comme on dit «en quel que lieu que ce soit»). Une telle expression finit éventuellement par ne pas expliciter les points de suspension, il reste simplement «quelques»... l'universelle qui est toujours idéalement visée n'est pas explicitée, c'est sa particularité.

Le psychanalyste a bien raison de se méfier de l'universelle ; mais il a tout à fait tort de croire pouvoir échapper à l'universalité inhérente à tout énoncé en promouvant les propositions singulières ou encore les propositions particulières. Les unes et les autres n'échap-

¹ Mais que veut dire "médium"? Est-ce le moyen employé pour traiter le symptôme? Est-ce le liant (comme en peinture) qui permet que la mayonnaise prenne? Est-ce l'ange internet (informatique neuro-psychologique) qui mettrait en communication le monde des esprits avec le monde de la matérialité corporelle?

Ou est-ce plutôt la structure? Et que veut dire concrètement cette "structure"?

² Vuillemin, *Nécessité ou contingence*, p. 276.

³ Peu importe ici que la particulière soit maximale ou minimale. Cf. l'article de Brunnschwig, *La proposition particulière et les preuves de non-concluance chez Aristote*, Cahiers pour l'analyse, n° 10, 1969.

pent pas à l'universelle inhérente à toute proposition, à tout énoncé.

La promotion de la singulière s'imagine peut-être pouvoir éviter la conceptualisation et se trouver en direct en prise sur la chose singulière (elle ne fait que se cabrer contre une conceptualisation toujours déjà là). Les énoncés singuliers (j'ai mal, je souffre, etc.) ne mènent guère plus loin qu'à l'universalité de la plainte, y compris chez le psychanalyste qui peut se plaindre de la plainte de son patient.

Quant à la promotion systématique de la particulière, elle laisse toute proposition dans l'expectative sceptique de l'étude du cas par cas, imprévisible : «pour une part oui, pour une part sans doute non», «peut-être bien que oui, peut-être bien que non». Advienne donc que pourra.

Non sans conséquences concrètes : on laisse aller le travail vers une issue quelconque, qui n'est que la prolongation, systématisée, d'une suspension du jugement en raison du fait même que le sujet dont on parle (les «quels» qu'on vise) nous échappe encore, c'est-à-dire n'est pas déterminé.

Nous partons ainsi nécessairement d'énoncés universels quoi qu'on dise ; nous partons de leur dit et de leur entendu.

«Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend» est grammaticalement une proposition «singulière». Ce n'en est pas moins un énoncé conceptuel et donc universel. Il vise d'ailleurs la généralité même de la parole, celle de l'analysant entre autres.

« Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle... » (AE 449).

Ce qui se produit dans une forme universelle est nécessairement une assertion, laquelle est la forme d'apparition d'un énoncé en général ; et inversement tout énoncé situe son sujet dans l'universel. Même si la proposition échoue à spécifier l'universalité du «quel» ou de l'article indéfini. Dans l'énoncé «qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend», le caractère indéfini est d'ailleurs affirmé par le «on» qui ne renvoie qu'à l'indéfini d'un diseur non personnalisé ; en ce sens il joue bien comme une particulière : «un X qui est quel qu'il dise». Mais cette particularité loin d'éviter l'universelle la met au contraire en évidence, dans la clarté de son apparence.

L'indéfinition de l'énoncé dans sa visée universelle se dit dans la particularisation : ne pouvant embrasser le tout, je le saisis par une partie.

C'est donc dans la dialectique de l'universelle que la particulière apparaît.

Loin d'opposer l'universelle et la particulière pour finalement préférer la seconde, il s'agit de mettre en évidence l'apparition de l'énoncé avec ses deux universels (fonction et argument, prédicat et sujet grammatical) et, à partir de là, d'avancer dans la mise en question de ce dont on parle, l'argument, l'ousia, grâce à l'outil conceptuel de la seconde universelle (du prédicat). La question ne peut venir qu'à partir de l'apparence d'assertion, qu'à partir de l'apparence d'énoncé (toujours universel).

«Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel : le subjonctif dont se module son sujet en témoignant» (AE p. 449).

Cette phrase, qui semble avoir trait à la première phrase (qu'on dise...) peut concerner effectivement tous les énoncés, plus particulière-

rement tous les énoncés produits en analyse.

De toute façon, nous avons affaire à une apparition d'assertion universelle (à sujet universel) qu'on essaie de cerner grâce à l'universel de la fonction. Dans la dernière phrase, l'universel de la fonction est désigné comme «modal».

Nous ne pouvons partir que de là, de l'énoncé.

Tout énoncé paraît d'assertion pour se produire toujours sous forme universelle ; c'est la puissance du concept inévitable. Nous sommes plongés dans le monde des idées. Platoniciennes.

Est-ce la vérité ?

Qu'est-ce que la vérité ?

On peut toujours tenter de vérifier s'il y a adéquation entre l'énoncé et la réalité en tant qu'elle est perçue. Une première démarche serait cathartique, purifiante : on peut déjà *écarter* tous les énoncés qui se contredisent (le principe de non-contradiction de la logique formelle, qui dépend de la recherche de vérité comme telle et non directement du dire) ; ça ne suffit pas, il faut encore trouver un critère positif dans la perception.

La perception, même si elle se situe en principe du côté de la réalité (laquelle n'apparaît que parce qu'elle est perçue), est toujours commandée par le principe de plaisir ; personne n'est jamais à l'abri d'hallucination ; bien plus, notre plaisir dirige notre attention et, en conséquence, notre perception sélective est toujours hallucination, hallucination négative qui ne voit pas ce qui ne l'intéresse pas pour mieux se fixer sur ce qui l'intéresse.

Qu'est-ce que la vérité ? reste une question sans réponse définitive : la vérité de l'énoncé n'est tout au plus que mi-dite, quel que dit, le midit de notre plaisir, de notre intérêt, de notre champ de vision (le «nous» en question reste indéterminé, est-ce mon projet conscient, mes tendances inconscientes, les habitudes acquises, l'éducation, l'apprentissage ?).

Si la vérité se réduit toujours à un mi-dit, il ne nous resterait plus qu'à adopter une position sceptique radicale. On ne sait pas.

Deuxième position du discours psychanalytique : l'analyste ne sait pas et respectera ce scepticisme de principe en laissant à l'analysant son champ propre dans lequel il ne peut intervenir (accompagnement sceptique même s'il se prétend et se présente comme bienveillant de principe ; il faut voir aussi comment la méchanceté de l'analyste, supposé sceptique, se réveille lorsque l'analysant s'écarte un peu trop des standards communément acquis ; c'est bien pourquoi l'analyste sceptique préférera les analysants bien éduqués par leur névrose). L'analyste sceptique.

L'universel échoue... et ne subsiste que parce qu'il y a quelque chose d'extérieur qui le soutient ; il ne tient qu'au processus producteur de l'énoncé, à l'énonciation.

Qu'est-ce qu'une énonciation ?

Si la vérité est toujours mi-dite, c'est bien en raison de la modulation du sujet grammatical de l'énoncé. Comment ce sujet est-il pris dans la perception ? Non pas que l'expression en soit accidentellement équivoque et qu'il suffirait de clarifier les ambiguïtés ou d'avoir les idées claires et distinctes, mais bien que le sujet grammatical de l'é-

noncé se module en raison même de la vérité qui se *veut* liée à la perception (principe de plaisir). L'universel est possible, jamais plus. La particulière, inhérente à l'universel, ne vient qu'introduire le mode toujours partiel de la saisie de l'universel. L'énoncé toujours universel cache la modulation toujours présente du sujet grammatical lui-même (c'est-à-dire *a priori*, avant tout examen du prédicat).

Le sujet grammatical de tout énoncé est toujours modulé d'un subjonctif, relatif au processus même qui fait apparaître l'énoncé. Ou encore c'est l'opposition entre l'universalité et l'impossibilité de qualifier cette universalité («quel universel» ?) qui fait apparaître le processus, et donc l'énonciation du sujet grammatical (ce dont on parle). Il est donc justifié de parler d'un parleur – conscient ou inconscient – où se produit l'énoncé à prétention universelle.

Si la prétention à l'universelle disparaît, comme dans l'extraction de la particulière en dehors de son champ de réflexion, la modulation disparaît en conséquence. Nous pourrions alors avoir la fausse impression que l'énoncé qui trouve à s'appuyer sur l'expérience (en définitive sur la perception) ne vient pas de nulle part (la «carte forcée de la clinique»).

Il est au contraire justifié de poser la question : d'où s'énonce l'énoncé ? De quelle place parles-tu ?

On pointerait ainsi le sujet de l'énonciation.

Il y a donc quelque chose («le sujet de l'énonciation») qui se situe en dehors de la proposition universelle propre à l'énoncé, qui n'entre pas dans l'universalité du sujet grammatical (et surtout pas comme une particulière, forme indéfinie de l'universelle), qui constitue la négation de l'universalité, qui lui ex-siste et ainsi contient l'universelle : «il n'y a pas d'universelle qui ne doive se contenir d'une existence qui la nie» (AE p. 451).

Corrélat : l'énoncé ainsi cité reste bien sûr lui aussi sujet à l'énonciation, de Lacan (la formule est bien dite «mienne») et de celui qui la cite (qui la fait «sienne»). Aucune formule (toujours énoncée, toujours universelle) y compris «tout homme est mortel» ou encore «le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant», ne s'énonce de nulle part.

On peut seulement feindre la nullibiquité pour éluder la question du sujet de l'énonciation : c'est là s'engager encore dans un lieu d'énonciation particulier (le discours universitaire auquel n'échappe pas un lacanisme de «bien entendu, bien compris, bien répété»).

L'analysant n'est pas indemne de ce discours lorsqu'il présente des positions supposées acquises : «ça ne se fait quand même pas», «ce n'est pas normal», mais aussi «il est un fait que...», voire même «nous avons découvert que...», «j'ai compris que mon symptôme c'est...», ou même «vous m'avez appris que...». Toutes positions où la mise en question du lieu de l'énonciation est rejetée dans un passé révolu.

Nous pourrions ainsi dire que les deux premières positions du discours analytique (la position de l'analyste dogmatique et la position de l'analyste sceptique) relèvent de cette mise à l'écart universitaire de la question de l'énonciation : d'où parles-tu ?

Le lieu d'où on parle n'est pas de l'ordre du contenu d'un énoncé.

Est-ce une pure facticité impossible à énoncer, une pure particu-

larité, singularité qui échappe à toute universalisation ?

D'où parles-tu ?

À la question «d'où parles-tu», une première réponse a déjà été donnée du côté de la nullibiquité (du discours universitaire) : «je parle du lieu neutre du savoir», autrement dit le sujet de l'énonciation se cache derrière l'objectivité du savoir (remarquons que, malgré la prétention à la nullibiquité, le sujet de l'énonciation n'est pas S barré, lequel n'est pas le lieu d'où l'on parle mais le produit du discours universitaire), c'est la position scientifique en tant qu'elle est déjà acquise et qu'elle ne demande que le consensus au nom de cette nullibiquité du sujet de l'énonciation. C'est comme ça.

Une deuxième réponse : «je parle d'un lieu où je m'efface» (c'est le discours qui révèle l'envers du discours universitaire) pour mieux questionner le signifiant de l'Autre et en démontrer le savoir insatisfaisant. C'est la position scientifique pour autant qu'elle est en train de produire la science. C'est le discours de l'hystérique.

Une troisième réponse : «je parle du lieu du signifiant maître, que j'ai choisi de moi-même et qui me permet de commander ma vie ou/et celle des autres à mes risques et périls».

LE DIRE DE FREUD

Peut-on parler du sujet de l'énonciation pour le psychanalyste lui-même ? «D'où parles-tu, psychanalyste ?» Autrement dit y a-t-il un discours de l'analyste ? On connaît bien la formule : je parle de la place du semblant d'objet a. Mais qu'est-ce que cela veut dire, sinon que je parle comme un déchet qui ne parle pas ou ne parle plus du tout. Poubelle à emporter.

Impossible de formuler un discours de l'analyste à partir de la question «d'où parles-tu ?»

Trois discours peuvent parfaitement se stabiliser, occuper toute une vie et plus. Dans un de ces «stabilitats», c'est toujours de la même place qu'on parle, même si les énoncés peuvent varier infiniment. C'est toujours le même type de diseur qu'on retrouve : on peut en faire le diagnostic : discours de l'hystérique, du maître, de l'obsessionnel, etc.

L'analyste voudrait bien faire son propre diagnostic : «je suis analyste». Si ça peut apparaître très fugacement, ça ne tient pas : le discours de l'analyste, s'il existe, est particulièrement labile, un labitat emporté par le moindre souffle de vent. Et voilà notre analyste devenu hystérique, maître, universitaire. Voire capitaliste.

Faute de pouvoir répondre à «d'où parles-tu ?», l'analyste pourrait promouvoir la labilité du discours.

Troisième position du discours psychanalytique («l'esprit souffle où il veut») : l'analyste s'efforcera de dénicher sans relâche le lieu du dire chez les autres : «d'où parles-tu ?», «d'où parles-tu ?», «d'où parles-tu ?». Un diagnostic à répétition et un diagnostic qui vise à changer le plus possible. Pourquoi ? Dans l'espoir de faire bouger le parleur, non pas pour le faire produire toujours davantage d'énoncés, mais pour faire bouger la place du dire, le type de discours. Le sujet, sous la pression de cette dénonciation incessante, est chassé d'un coin à l'autre du ring du discours. L'analyste comme

moteur de relance.

Il est aisé de dire alors que l'inconscient c'est justement la dynamique qui entretient la déstabilisation continue des discours (en eux-mêmes stabilisés). Le discours analytique, discours labile au point d'échapper à toute conscience (la «communication des inconscients» doublement problématiques) pourrait être ainsi le moteur de la ronde des discours.

Ce qui suppose toujours l'étape préalable de «suspendre ce que le dit a de véritable», suspendre la vérité du dit. D'abord parce qu'il s'agit de poser la question de l'énonciation «d'où tu parles» ; mais aussi parce que le discours analytique n'admet pas de réponse définitive pour aucun discours établi et surtout pas pour lui-même. «Suspendre ce que le dit a de véritable»... «s'éclaire du jour rasant que le discours analytique apporte aux autres, y révélant les lieux modaux dont leur ronde s'accomplit» (AE p. 453).

Le gourou mènerait ainsi la danse des discours.

On découvrirait ainsi la vérité des discours non plus dans le dit (toujours mi-dit), mais surtout dans l'exercice de cette question «d'où parles-tu» infiniment répétée et dans la ronde dynamique qu'elle engendrerait.

Dire ce qu'il y a.

La ronde des discours par définition se déplace. Cela implique le lieu de chacun des discours établis. Par là nous pourrions caresser l'espoir de pouvoir coincer la vérité du réel de chaque discours en tant qu'il se renverse en un autre. Il suffirait de constater le dire pour pouvoir en produire l'énoncé : «c'est un discours d'hystérique», «c'est un discours de maître», «c'est un discours d'universitaire».

C'est la constatation d'une énonciation, d'un dire préalable.

On serait ainsi remonté de l'énoncé à l'énonciation, on aurait trouvé le dire responsable (le déplacement, la bascule du discours en peut servir d'esquive à ce fait qu'un dire a été énoncé, que l'énonciation est le sujet grammatical d'un énoncé).

«Je métaphoriserai pour l'instant de l'inceste le rapport que la vérité entretient avec le réel» (AE p. 453).

C'est un court-circuit que de croire pouvoir ainsi constater le dire comme point d'origine du dit. «Le dire vient d'où il la commande», c'est-à-dire d'où il commande la vérité. Autrement dit, il ne se laisse pas attraper en vérité.

Celui qui pense pouvoir attraper le dire responsable pour pouvoir le manipuler, c'est d'abord le médecin. Le médecin se prononce sur le réel du processus vital et mortel : «vous avez telle maladie» et «je vous donne encore trois mois à vivre».

Se prononcer, sur la société ou sur l'individu en souffrance, n'est-ce pas aussi ce qu'on demande curieusement au psychanalyste parfois contre la médecine, mais toujours dans la même optique ?

Dire ce qu'il y a, c'est encore court-circuiter le dire en le faisant passer à la vérité, c'est-à-dire dans l'ordre du dit (mi-dit), comme si l'on pouvait rendre le dire par un énoncé.

C'est bien plus grave pour la psychanalyse que pour la médecine.

Transformer le dire de Lacan et de Freud en énoncés, en dits, c'est ce que font les lacaniens et les analystes dogmatiques de tout bord.

Un analyste, incestueux accouple le dire au dit.
Une telle analyse «vous tente ça se comprend», remarque Lacan.

«Sachez pourtant» !

Que veut dire cet impératif de savoir ? «Faites votre expérience de savoir» ou bien «je vais vous apprendre ce qu'il faut savoir, ce dont je témoigne» ?

Ce dont Lacan témoigne ici est pour le moins équivoque :

«Il n'y a pas le moindre accès au dire de Freud qui ne soit forclos – et sans retour dans ce cas – par le choix de tel analyste» (*sic* AE p. 454).

Faut-il entendre le contexte : l'accès au dire de Freud est impossible avec un tel analyste incestueux (au sens du «dire ce qu'il y a») ? La situation est désespérée.

Ou bien faut-il entendre à la lettre : l'accès au dire de Freud n'est jamais forclos par un tel analyste ? La situation est pleine de possibilité, puisqu'il n'y a absolument aucune porte fermée.

Lapsus calami de Lacan sans doute. Qui nous dit bien pourtant la valeur de la forclusion : tout un travail reste à effectuer à partir de ce «dire ce qu'il y a» qui concerne tout à la fois les analystes incestueux confondent dire et dits et Freud lui-même qui a situé les sociétés psychanalytiques par des dits d'autres discours en voilant ainsi le dire propre du discours de l'analyste.

Quatrième position du discours psychanalytique : situer l'analyste dans la passe comme témoignage (c'est-à-dire comme énoncé) de l'expérience du dire. L'analyste témoin.

Mais comment la passe n'échouerait-elle pas si le dire se transforme en dits ? La passe ne peut pas être un «témoignage», même indirect.

C'est le «témoignage» («ce dont je témoigne d'abord») qui comporte lui-même l'inceste du dire et du dit : «dire ce qu'il y a». Et le lapsus de Lacan ne fait qu'en reprendre l'équivoque : dire le dit en oubliant le dire et pourtant pas moyen de dire le dire sans en prendre le départ dans le dit.

On ne voit pas très bien d'ailleurs ce qu'il y aurait de spécifique à l'analyse dans cette reconnaissance de différents discours. Ni non plus dans la ronde des discours opérée par les différentes bascules. Dire que la psychanalyse a le monopole d'éclairer les autres discours et leurs changements relève peut-être d'une auto-satisfaction questionnable.

«Pas de formations de l'analyste hors du maintien de ce dire» ; et cela au-delà de tous les incestes possibles entre le dire et le dit. Le dire de Freud ne se réduit pas à la ronde des discours (et donc à la théorisation des quatre discours).

Comment ?

Il s'agit de partir du dit et d'en inférer le dire (c'est le contraire de la démarche de témoignage qui consiste à transformer le dire en énoncé).

«En restituer ce dire, est nécessaire à ce que le discours se constitue de l'analyse (c'est à quoi j'aide), ce à partir de l'expérience où il

s'avère exister» (AE p. 454).

Mais il s'agit bien de préciser d'abord que ce dire, on ne peut jamais le traduire en termes de vérité. «De vérité, il n'y a que midit...».

Certes on peut bien préciser que «ce dire (de l'analyse) n'est pas libre», qu'il en relaye d'autres (hystérique, magistral, universitaire), qu'il y a une ronde des discours. Mais cette ronde ne fait que «situer les lieux dont se cerne ce dire». D'où viendra la topologie.

Cerner le dire comme un réel à partir de l'impossible ; donc pas du tout comme possibilité, que cette possibilité, soit la possibilité de produire des énoncés ou même la possibilité de récupérer le dire dans des dits («dire ce qu'il y a»).

La logique qui infère le dire à partir des dits de l'inconscient (AE p. 452 et p. 454).

Première remarque : l'inférence est définie comme une «opération intellectuelle par laquelle on passe d'une vérité à une autre vérité, jugée telle en raison de son lien avec la première» (Larousse), nous retombons dans la vérité du dire (dire ce qu'il y a). La déduction et l'induction (ou encore le jugement analytique et le jugement synthétique a posteriori) ne conviennent ni l'une ni l'autre à cette nouvelle «inférence» annoncée par Lacan («c'est à quoi j'aide» p. 454, «ce à quoi je m'emploie» p. 457).

Comment ? Lacan l'annonce : «ce à quoi je m'emploie, puisque, quoique sans ressource, c'est de mon ressort» (p. 457).

Comment s'employer à quelque chose quand on n'en a pas les ressources ?

On va pouvoir y répondre d'une façon clinique et d'une façon mathématique. Il s'agira de montrer comment c'est la même chose.

Freud nous met sur la voie (AE p. 452).

«L'ab-sens désigne le sexe» et «le sens-absexe se gonfle»⁴.

D'un côté le sexe qui ne fait pas sens, qui ne se présente pas en énoncé. De l'autre le phallus où le sexe est mis de côté pour pouvoir gonfler le sens. Autrement dit le sexe n'est pas égal au phallus.

Il est fait appel ici non pas à tel ou tel énoncé, mais à l'arrêt de ce qui fait sens, à l'arrêt des associations, à l'arrêt de la production d'énoncés.

S'agit-il d'un lieu sans discours, hors-discours ? Ou bien le dire persiste-t-il malgré et même grâce à l'effacement des dits ?

On connaît l'importance de ce moment d'arrêt pour la survenue du transfert (*La dynamique du transfert*), mais aussi l'importance de l'oubli (un arrêt) pour l'interprétation du rêve et pour toute la métapsychologie (chapitre VII de la *Traumdeutung*).

Appelons «sexe» le moment de cette coupure. «C'est à vous couper le souffle».

Cette coupure nous donne la «logique dont s'articulent dans l'analyse castration et Œdipe» (AE p. 452). Beaucoup de choses peuvent se dire dans l'Œdipe et ça s'énonce en dits, ça finit par une déclaration énoncée ; c'est la figure même de l'inceste du dire et du dit.

La menace de castration coupe tout ce sens foisonnant où le dire et le dit s'accouplent et le garçon devient muet quant au sexe : il rentre dans le sens-absexe.

La fille, toujours déjà dans l'arrêt, s'ouvre sur la question du dire et du dit qui ne cesse pas de se déployer dans sa dimension incestueuse.

⁴ Badiou, commentant ce passage, considère que « sexe-absens » et « sens-absexe » sont « synonymes » (*Il n'y a pas de rapport, sexuel, deux leçons sur « L'Étourdit » de Lacan*, p. 111). Il est vrai que le démonstratif « ce » (« ce sens ab-sexe ») pourrait le faire croire. Pourtant le démonstratif devrait plutôt conduire vers sa propre différance dans l'optique même du signifiant lacanien. Cette équation ne va pas sans gommer ou tout au moins estomper le processus en jeu dans *L'Étourdit*, de même que dans l'interprétation du « Il n'y a pas de rapport sexuel » (voir plus loin).

se. Est-elle dans le sexe-absence ?

Quoi qu'il en soit (garçon ou fille), «cela ne va pas sans dire».

Nous avons donc le couple dire/dit.

Mais pas n'importe comment. Le dire se couple au dit «d'y exister, soit de n'être pas de la dit-mension de la vérité» (AE p. 452).

Il s'agit de différencier le couple dire/dit d'une présentation incestueuse où le dire peut tout simplement être dit. Pour cela il faut montrer comment le dire ex-siste au dit, est en un lieu radicalement autre (la topologie devra montrer comment se construit cette altérité, et le montrer par l'exercice, celui qui donne le vrai sens de la ronde des discours).

Cinquième position du discours de l'analyste, celle du souffle coupé ou encore de la coupure entre S1 et S2. L'analyste sans ressources ou sans recours.

Le mathème.

«Il est facile de rendre cela (= le dire ex-sistant au dit) sensible dans le discours de la mathématique où constamment le dit se renouvelle de prendre sujet d'un dire plutôt que d'aucune réalité, quitte, ce dire, à le sommer de la suite proprement logique qu'il implique comme dit» (AE p. 452).

Le discours de la mathématique procède sans recours à la réalité extérieure. Il est au dire de Kant «jugement synthétique a priori». Ce qui n'est pas sans faire appel au sensible, à la sensibilité primordiale à tout phénomène (l'esthétique transcendantale de Kant) qu'il faut concevoir comme topologie. C'est le dire c'est ce qui fournit le sujet du discours mathématique. Ainsi si je définis, de ma seule autorité, le triangle comme une figure à trois côtés, je peux en déduire intégralement toutes les propriétés, il suffit de faire l'exercice. On ne suppose au départ que la sensibilité a priori et les axiomes de départ. Puisqu'on se limite par définition à cela, la déduction peut être intégrale.

Le mathème est ainsi défini comme ce qui dépend du seul dire sans référence à telle ou telle réalité extérieure. La démarche socratique fait constamment appel au mathème : il s'agit de faire découvrir au locuteur le savoir qu'il possède en lui. Ainsi l'esclave du Ménon peut calculer la diagonale du carré ($\sqrt{2}$).

Mais quel est le mathème *de la psychanalyse* ?

Nous l'avons déjà évoqué à propos de l'énoncé toujours universel et pourtant toujours à remettre en question, ce qui n'est pas sans faire appel au dire et à l'énonciation.

Dans l'expérience de l'énoncé (sous forme universelle), nous pouvons faire l'expérience intégralement d'un «c'est pas ça». C'est-à-dire de l'impossible.

Quatre formes d'impossible : le contradictoire ou l'inconsistant, l'incomplet, l'indémontrable, l'indécidable.

Ces formes d'impossible ne sont pas statiques, elles poussent à un processus, à un «dire», plus précisément à un «dire que non», bien différent du «dire ce qu'il y a».

Premier passage : de la contradiction à l'incomplétude.

Il n'est pas admissible qu'un raisonnement comporte une contradiction ; je ne peux dire tout à la fois et dans le même sens : cette personne, c'est ma mère et ce n'est pas ma mère. Devrais-je dès lors choisir, comme une certaine lecture de la *Verneinung* freudienne nous

y pousserait ? C'est l'un ou l'autre ; pas d'échappatoire.

Il s'agirait au contraire de ne pas en rester à une logique du tiers exclu. Nous n'avons en effet ni la réalité «c'est ma mère» (qui reste très problématique), ni la réalité «ce n'est pas ma mère», encore moins la «mère» ou la «non mère». Notre contradiction apparaît ainsi au niveau de ces deux énoncés dont le sujet grammatical (toujours universel) : ce «ce», cette «personne» du rêve est précisément ce qui nous échappe, ce que nous n'avons pas sous la main. Ça file plutôt du côté de la connerie : le contien plutôt que le maintien.

La logique intuitionniste nous interdit de raisonner à partir de ce que nous n'avons pas sous la main ni sous la forme d'une chose déjà présente, ni sous la forme d'un procédé, d'une méthode de formation de l'objet en question. Ainsi la preuve par la diagonale de la puissance du continu (Cantor) suppose que nous puissions ordonner tous les nombres compris entre zéro et un (0,7956358471268845962154...) ; à partir d'un nombre *infini* de décimales nous n'avons aucune méthode pour produire cette liste.

Nous produisons ainsi de l'incomplétude là où l'inconsistance nous apparaissait. Nous ne pourrions nous contenter ni de «ce n'est pas ma mère», ni de «c'est ma mère».

Et puis il faudrait pousser plus loin : de l'incomplétude à l'indémontrable. Et pour cela il faut d'abord passer par l'acte de vouloir démontrer.

Et plus encore : de l'indémontrable à l'indécidable.

La formule générale est donnée par «c'est pas ça» («je te demande de refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça») ; c'est le mathème de la psychanalyse ; il se joue dans le passage de l'Œdipe à la castration : les énoncés œdipiens, c'est pas ça... et donc la castration. Le sens c'est pas ça et donc le sexe (le transfert, le silence, l'oubli, etc.).

Sixième position du discours de l'analyste : l'analyste qui construit par lui-même le mathème de l'impossible, qui longe le mur de l'impossible dans ses différentes formes (contradiction, incomplétude, indémontrable). L'analyste comme impossible.

IL N'Y A PAS DE RAPPORT SEXUEL

L'impossible «s'annonce» ce n'est pas une énonciation. C'est une annonciation. Annonciation d'une vie, plutôt qu'énonciation. Un précurseur du dire qui n'est pas cerné par l'énonciation mais comme réel.

D'abord sourd la forme du vagissement de l'appel au réel («ce n'est pas ça»), l'impossible s'annonce plus précisément : «il n'y a pas de rapport sexuel». La formule vaut comme précision de «c'est pas ça».

Comment peut-on annoncer quelque chose qui ne vient pas (je vous annonce la non-venue d'un événement) ?

Pour que l'annonce ait quelque sens, il faut au moins que la venue soit attendue ; autrement dit, l'annonce est un démenti, un «dire que non».

Supposons d'abord l'attente d'un rapport sexuel, l'homme est un animal sexué.

Provocation : il n'y a pas de rapport sexuel, un interdit promulgué par Lacan.

Pourquoi ? Dire que non au «rapport sexuel» dans le sens cou-

rant du terme ou dans le sens de la mauvaise entente ou de la mécompréhension générale entre femmes et hommes ?

Ce sens trivial du «il n'y a pas de rapport sexuel» devrait prolonger le propos sur l'inceste cité à la page précédente. L'inceste est employé à cette page comme métaphore du «rapport que la vérité entretient avec le réel», ou encore du rapport qui serait établi entre le dit (de vérité) et le dire (toujours réel) (AE p. 453). En quoi le sens trivial pourrait-il s'inscrire dans la suite de l'inceste du dire et du dit ? Ou alors faudrait-il rapporter une femme au dire et un homme au dit, pour après leur interdire de copuler ?

On peut découper la phrase en trois morceaux : «il n'y a pas», «de rapport», «sexuel».

1. Le sexe se définit d'abord comme ab-sens ; c'est la découverte freudienne : lorsque l'énoncé s'arrête, il s'agit de sexe et de transfert.

2. De rapport, «il n'y a qu'énoncé» (AE p. 455). Et d'énoncé, il n'y a que dans le rapport entre les deux universelles (et s'il n'y a pas de tel rapport, il ne peut s'établir de rapport entre le premier et le deuxième signifiant).

3. «Il n'y a pas» est un «dire que non». Un mathème.

Première façon de lire (première découpe : il n'y a pas de rapport /sexuel) : à partir du *sexuel* tel qu'il est découvert par Freud comme ab-sens : le sexe apparaît là où le sens disparaît et le sens apparaît là où le sexe disparaît. Éclipse réciproque du sens et du sexe. Nous pouvons donc lire la formule : «là où il n'y a pas de rapport» (donc pas d'énoncé), là où défaille le rapport, il s'agit du sexe. S'«il n'y a pas de rapport» c'est toujours «sexuel». Nous avons ainsi le choix entre le sens ou le sexe, le sens aristotélicien et la coupure⁵.

Deuxième façon de lire (deuxième découpe : il n'y a pas/de rapport/ sexuel) : à partir du *rapport* en général. Si nous mettons en rapport deux choses, 3/10 par exemple, le réel du rapport (de la fraction par exemple) «ne s'assure qu'à se confirmer de la limite qui se démontre des suites logiques de l'énoncé». Le rapport va montrer sa limite à partir des suites logiques de l'énoncé ; ainsi si nous rapportons la femme à l'homme, nous nous limitons automatiquement à ce qui a été amené pour faire rapport, par exemple telle ou telle conceptualisation du phallus. Nous n'aurons tout au plus qu'une approche. 3,3 n'est qu'une approche de 3/10. Cette dernière lecture part du rapport de signification et en montre ses limites. C'est une telle lecture qui est en jeu dans la ronde des discours comme on l'a vu.

Mais le *réel* du dire s'assure de cette défaillance du rapport d'énoncé.

Troisième façon de lire (troisième découpe : il n'y a pas / de rapport sexuel) : à partir du dire que non. Celle qui explicite l'annonce «il n'y a pas de rapport sexuel»⁶. Le réel évoqué s'annonce par cette formule «il n'y a pas», par l'impossibilité. Il s'agit de suivre le mur de l'impossible et aller de la contradiction, à la complétude, à l'indémontrable, à l'indécidable. Le «dire que non» ne s'assure qu'en faisant ce travail.

Première étape : le rapport sexuel est contradictoire dans les termes (comme le cercle carré). On s'arrête le plus souvent là (logique de la forclusion c'est blanc ou c'est noir, c'est vrai ou c'est faux) : «mais non, ce n'est pas vrai» ou encore «mais oui c'est vrai, Jacques a dit». C'est que nous nous situons encore dans une logique purement forma-

5 On opposerait ainsi deux conceptions, celle du sens (Aristote) et celle du sexe ou de la coupure. A ce niveau, Barbara Cassin oppose Aristote et Démocrite (mè/den, une fausse coupure comme le montre Barbara Cassin). Barbara Cassin choisit de mettre en scène entre Aristote et Lacan. Ils opposeraient leur principes respectifs: le principe suprême du sens (le principe de non contradiction) et le principe suprême du sexe (il n'y a pas de rapport sexuel).

6 Elle a été quelque peu négligée aussi bien dans *Le pastout* de Le Gaufey que dans *Il n'y a pas de rapport sexuel* de Badiou et Cassin.

liste qui admet *a priori* le tiers exclu : ou bien il y aurait du rapport sexuel ou bien il n'y en aurait pas. La critique de l'universel suffit déjà à déjouer cet impossible.

De la contradiction au contien.

Deuxième étape : dans une logique intuitionniste, on devra dire au contraire que nous ne savons pas ce qu'est le rapport sexuel (à moins que nous ne le comprenions comme coït constaté médicalement... et alors il y a bel et bien rapport sexuel). Nous devons dire donc que nous ne comprenons pas. Dès qu'il s'agit de ce complexe «rapport sexuel», nous sommes dans ce que nous ne pouvons embrasser, comprendre. Qui trop embrasse mal étreint. C'est l'incomplet. Simple constat ? Pastout ?

De la reprise en négation à la réponse.

Troisième étape : nous voilà convoqué dans l'acte, l'acte sexuel en tant qu'il excède tout énoncé, toute simple assertion. Il faut s'y mettre de soi-même (c'est une question pour la sexualité infantile toujours prise dans le système d'éducation ?). C'est bien pourquoi le dire de Freud est abordé par deux biais : le sexe et le mathème. Le mathème est la démonstration qui peut se faire par soi-même. La réponse qu'il s'agit de faire.

De la correction au rejet.

Quatrième étape : impossible de démontrer, la sexualité n'est pas intégralement transmissible, ne se démontre pas mathème. Nous sommes dans l'indécidable, une absence de sens, mais maintenant elle est construite et non simplement constatée.

Conséquence le sexuel n'est pas simplement le ab-sens tel que l'avait défini Freud, il est l'indécidable. Nous ne pouvons nous en tenir à la première façon de lire la formule pas plus qu'à la deuxième.

Tout part de «il n'y a pas».

Mais pas seulement du «n'y a pas de» de la contradiction (première étape), pas non plus du «n'y a pas» de l'incomplétude (deuxième étape), pas même celui de l'indémontrable (troisième étape). Du fait «qu'il n'y a pas», «nulle suite logique, ce qui n'est pas niable, mais que ne suffit à supporter nulle négation». Absence de suite logique, qui ouvrira la place pour le topologique. On se situe d'emblée dans l'indécidable, mais cet indécidable n'existe que de suivre le mur de l'impossible.

Cet indécidable du «nya» (qui ne peut donc être supporté ni par la négation de la consistance, ni par la négation de la complétude, ni par la négation de la démonstration) ; «c'est seulement le dire que : nya» (AE p. 455).

Ce sera la troisième formule de la sexuaction – l'oubliée, la mal aimée.

Pourquoi ? Parce que précisément, il n'y a pas de rapport sexuel, pas d'énoncé, pas d'énonciation non plus.

Que faire devant un tel vide d'énonciation ?

Comment résonne ce nya ? Comment le faire raisonner ?

L'homophonie : «nia», passé du verbe nier. Il a nié, il a dépassé la contradiction, il a dépassé l'incomplétude, il a nié toute possibilité de démonstration. Il ? L'acteur, l'acteur toujours déjà passé.

Mais «il», c'est qui ? Le Dieu de la théologie négative, celui dont on peut tout juste nier toutes les qualités trop anthropomorphes. Ou

encore celui qui s'est prétendu le parleur : il nia l'énoncé réduit à l'assertion qui unit deux universelles, celui qui s'est prétendu antérieur à toute proposition pour pouvoir prétendre l'avoir posée.

De cette prétention passée, il ne se marque aucune trace présente : «nya la trace». C'est bien pour cela qu'on peut la dépasser.

D'une part l'absence complète de rapport (pas d'énoncé, pas d'énonciation, lieu vide que ne désigne qu'un «nya» même pas négatif), d'autre part l'habitation dans le langage qui fait rapport et énoncé («nia»).

Comment relier les deux (nya et nia) ? Deux solutions :

1. Est-ce que le «nya» fondamental provoque la naissance du langage ? «Est-ce l'absence de ce rapport qui les exile en stabitat». Dans ce vide complet, l'homme et la femme trouverait à se stabiliser grâce au langage. Est-ce le dire qui produit le dit ?

2. Ou «est-ce d'habiter que ce rapport ne peut être qu'interdit ?». Comme le langage est labile, il laisse fondamentalement un rapport inter-dit, c'est-à-dire entre les dits. C'est de là que nous sommes partis, des dits, de l'énoncé pour mettre en évidence une impossibilité inhérente à l'universelle. Ou est-ce le dit qui permet d'entrevoir le dire ?

Comment choisir ?

Réponse : ce n'est pas la question. Il ne s'agit pas de choisir une solution ou l'autre, mais la réponse qui stimule la question, c'est-à-dire le cycle de répétition du nya/nia.

«Admettons-le (le réel) : où il est-là». C'est dans le mouvement même de répondre qui comporte un «nya» et un acte de parole qui implique la négation «nia».

Rien à attendre de remonter dans un passé révolu, de «remonter au déluge».

Pourquoi ? Parce que c'est toujours remonter à cette faute originelle gravissime qui consiste précisément dans cette relation incestueuse du dire et du dit.

Dans la *Genèse* (V, 1 à 8), les filles des hommes sont prises par les anges (les anges rebelles) dont naissent les héros du temps jadis. Les femmes représentent le sexe, le dire à l'état pur, les anges (les messagers) représentent le rapport entre Dieu et les hommes, soit le message, l'énoncé et tout ce qui comporte.

Accoupler le dire et le dit, c'est l'inceste... à l'origine même de la psychanalyse (c'est non seulement le péché de Freud mais encore le lapsus calami de Lacan).

Rien ne sert de remonter dans le passé, toujours on trouvera cette faute originelle qui empêche de déplier la réponse, la réponse qui stimule, c'est-à-dire qui relance.

C'est à partir de la non-existence du rapport sexuel (nya) et de la prétendue existence qui nia l'énoncé pour le poser (nia), qu'il faut comprendre la réponse.

Réponse double au niveau des énoncés (donc des universelles) : d'une part dans des énoncés (universels) normatifs et c'est à cette normativité que répond la psychologie (et la théologie dont elle dépend) ; d'autre part dans des énoncés anormatifs qui ne correspondent pas à une norme ou en tout cas dont la norme échappe radicalement. C'est l'inconscient et les processus primaires qui ne répondent pas à une

norme, même pas la norme du plaisir qui est contestée par l'énigmatique Chose. C'est bien sûr ce deuxième aspect de la réponse – relatif à l'inconscient - qui constitue son caractère stimulant. C'est «autrement-dit» que l'inconscient ex-siste (AE 456).

Au lieu d'opposer l'universel et le particulier, Lacan oppose «deux universels, deux *tous* suffisamment consistants pour séparer chez les parlants... deux moitiés».

Cette opposition se joue à partir de la question de l'ex-sistence (l'absence radicale *nia* vs la prétention de l'exception *nya*). Les deux universels impliquent ici bien plus que l'énoncé pur ; ils sont mis en perspective d'une position du dire. Autrement dit ils sont problématisés comme réponse qui reproduit, qui relance la question. Ces deux universels seront explicités comme la première (pour tout x...) et la quatrième formule de la sexualité.

La question est avant tout de savoir comment produire ces deux universels. Non pas à partir d'un point de vue sémantique ni d'un point de vue logique, mais à partir de l'articulation *nya/nia*.

En première approximation on pourrait dire par le concept le plus général. En ce qui concerne la psychanalyse et la voie freudienne, il s'agit du sexe ; et comme toute sexualité est phallique... Nous aurions ainsi déterminé les deux universels en fonction de la sémantique (ici la sémantique phallique).

Nous serions ainsi retombés dans la suite des énoncés qui pourraient fonctionner comme un tout organique. Selon le principe aristotélicien qui règle les énoncés (toujours universels) par le principe de contradiction.

Lacan propose une tout autre solution qui implique la coupure.

«Le corps des parlants est sujet à se diviser de ses organes, assez pour avoir à leur trouver fonction» (AE 456).

«Un organe se fait le signifiant» du discours psychanalytique.
Coupure : une nouvelle fonction.

Ce qui suppose qu'il soit séparé de corps organique et qu'il trouve ainsi une nouvelle fonction.

Le phallus est le signifiant du discours psychanalytique, on peut l'entendre comme le produit de ce discours, c'est-à-dire un signifiant tel qu'il ne trouve pas son savoir (qui est en position de vérité).

Mais il s'agit surtout d'en décrire la fonction.

Premièrement le phallus doit être «phanère», c'est-à-dire pièce amovible dans l'ordre de l'apparaître (c'est pour cela qu'on le cache, ou même qu'on le désigne en le dissimulant). Il n'est donc nullement une construction purement formaliste qui échappe (comme la puissance du continu de Cantor). Il répond à une logique intuitionniste manipulable.

Deuxièmement le phallus doit être attrape, appât, appeau, appel ; autrement dit il doit attraper l'énergie libérée dans cette zone vide du «il n'y a pas de rapport sexuel» ; il a une fonction de relance «dans les diverses pêches qui font discours des voracités dont se tamponne l'inexistence du rapport sexuel» (AE p. 456).

Il ne faut pas décrire le phallus en fonction d'une sémantique, mais bien en fonction de la fonction. Cette fonction s'explique par

quelque chose d'explicite (phanère) et par son insertion dans le «*nya*» qui n'a fondamentalement aucune suite logique. Une telle fonction n'est pas la fonction classique, elle est le fonctionnement même de la réponse 1° qui stimule *visiblement* et 2° qui se situe dans la perspective de «*nya*» que nous ne connaissons pas et qui n'aboutit à rien d'autre qu'à stimuler la question à se répéter (principe de répétition).

Le phallus est relance, à partir du réel de la psychanalyse, qui ne se cerne que par le mur de l'impossible (et qui s'annonce : «il n'y a pas de rapport sexuel»).

CONCLUSION

1. Le dire de Freud se trouve à partir de ses dits, dont on peut déduire ce que Lacan dit «il n'y a pas de rapport sexuel».

2. Pour avoir ignoré ce dire (en tant qu'il n'est jamais réductible à un dit), pour avoir commis l'inceste entre le dire et le dit (dire ce qu'il y a), l'expérience analytique stagne ; c'est ce dont Lacan s'est occupé. *Situations de la psychanalyse en 1956, Proposition de 1967, etc.*

Rien n'est à mettre ici au compte d'une sociologie quelconque.

Seulement l'inceste du dire et du dit et l'ignorance du «il n'y a pas de rapport sexuel» et partant de la «fonction phallique»

3. Programme : il s'agit de développer «la ressortie du discours analytique», «c'est de mon ressort».

Comment s'annonce la suite ?

Première étape : développer les quatre formules dont la troisième (*nya*) introduit la quatrième comme on vient de la voir.

Deuxième étape : la quatrième formule (pastout) implique une nouvelle lecture, un deuxième tour qui est topologie.